

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 JUILLET 1896

SOMMAIRE

TEXEE.—Visite aux ruines de Palenque, par N. Belleau-Gauvreau.—Grand inventaire, par Aimée Patrie.—Croquis féministes : La femme du jour (avec gravures), par Octave Uzanne.—Aux jeunes filles.—Poésie : Admiration, par J.-T.-O. Saucier.—Un bourreau, par Octave Diamanti.—Poésie : Le sommeil du chêne, par H. D.—Mon plaidoyer, par Enéri.—Nos gravures.—Une histoire de Chinois (avec gravures), par Th. Franchy.—Pour les dames.—L'invité, par Pierre Wolffe.—Primes du mois de juin : Liste des numéros gagnants.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les dames.—Feuilleton : En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Barcelone (Espagne) : L'attentat anarchiste contre la procession de la Fête-Dieu.—Visite du duc d'Orléans à l'impératrice Eugénie, à bord de son yacht.—Insurrection des Matabèles : Combat du 6 juin à Colenbrader : Charge des rebelles.—La fête nationale dans la partie ouest de Montréal : Le char allégorique représentant Champlain ; Voiture portant le petit Saint-Jean-Baptiste ; Le défilé à l'angle des rues Saint-Jacques et Notre-Dame (Saint-Henri).—Gravures de mode.—Gravures comiques.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

(POUR LE MONDE ILLUSTRÉ)

VISITE AUX RUINES DE PALENQUE

Département de Chiapas, }
République du Mexique }

Cette nuit là, je dormis appuyé à un pilier du corridor principal, attendant le retour du jour.

Qui n'a pas assisté au lever du soleil sous les tropiques peut difficilement se faire une idée de la grandeur de ce spectacle quotidien.

La nuit était sombre encore quand je m'installai dans les ruines. La forêt était profondément endormie : pas un bruit, pas un souffle. A cinq heures, une lueur monta dans le ciel : ce fut comme le réveil-matin de quelques oiseaux ; vers 5½ heures, cette lueur devint une barre de feu. Les portes de l'Orient étaient ouvertes, le roi approchait. A ce moment, la forêt s'éveilla tout-à-fait ; les singes se mirent à sauter, les oiseaux à gazouiller et à voltiger ; un quart d'heure de plus, et l'immense forêt semblait ensorcelée : bourdonnement d'insectes, roucoulements de colombes, chants d'oiseaux, cris de singes. Tout à coup, ce fut comme un éclair, une flamme dora l'horizon, un flot de lumière envahissait la forêt, donnant comme un regain de vie et de voix à tous ses habitants. Le jour était fait, le soleil apparaissait dans un éclat non pareil.

Devant moi se déroulait alors un panorama qui me sembla un coin du paradis terrestre, impossible à décrire. Des milles et des milles du pays plat du département de Tobasco se déroulaient aussi loin que l'œil pouvait embrasser, pour aller se confondre, tout près du ciel, avec les eaux bleues du golfe du Mexique que je distinguais, très loin.

Comme je me sentais heureux ! La beauté du ciel, la brise qui s'élevait, le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, ce bruit, cette vie sous la feuillée, tout cela répondait au chant de mon âme ! Jamais prière du matin ne s'échappa de mon cœur avec autant d'enthousiasme pour monter vers Celui qui a fait tant de belles choses pour le bonheur de son enfant favori, l'homme.

Quelque beau et attrayant que fût ce commencement du jour, je ne pouvais pas m'y éterniser, ni y vivre de contemplation ; il fallut donc aller déjeuner.

Après déjeuner, je me mis à explorer les ruines de la bâtisse principale, située sur une élévation artificielle et isolée.

Une épaisse végétation recouvre les murs et cache les formes de l'édifice ; mais, vue d'où je me tenais, la montagne semblait former une pyramide dont la base mesurait 300 x 250 pieds et dont le sommet tronqué supportait trois grands corridors courant du nord à l'est et de l'est au sud ; des appartements spéciaux à l'ouest ; des cours au centre. Du pied de la montagne au pavé du corridor, il y a 100 pieds. Un escalier devait y conduire autrefois et chaque pan de la pyramide devait en avoir un.

Ce corridor du sud et celui du nord, qui sont doubles, sont séparés, par des cours, d'un autre corridor central, mais simple. L'entrée principale, du côté sud, se compose d'arcades supportées par 11 piliers de pierre à sablon, mesurant 20 pieds 10½ pouces de longueur et 6 pieds, 9 pouces de hauteur. Ces piliers sont cimentés.

Le double corridor sud est long de 200 pieds, large de 23 pieds 9 pouces. Il contient 12 arcades supportées par 11 piliers. Ces derniers supportent, en outre, le toit de pierre qui recouvre le corridor.

Du corridor sud, cinq marches conduisent dans la première cour (patias). Ces marches vraiment royales, ont 40 pieds de longueur, 14 pouces de largeur et un pied de hauteur. La première cour mesure 80x60 pieds. Le corridor central fait suite à cette cour ; 7 marches situées du côté nord, y donnent accès. Les marches supérieures sont couvertes d'hiéroglyphes. Ce corridor mesure 100 pieds, sa largeur est de 13 pieds, 4 pouces. Il conduit à la seconde cour par un escalier de 6 marches, toujours du côté nord. La seconde cour a la même longueur que la première, c'est-à-dire 80 pieds, mais n'a que 40 pieds de largeur. Vient enfin le corridor nord, architecturé comme celui du sud, n'ayant qu'une ouverture centrale qui donne sur la seconde cour. Ce dernier corridor mesure 150 pieds de longueur et 28 pieds de largeur.

A l'ouest, se trouvent deux longues chambres avec un petit corridor de 8 pieds.

Les piliers qui font face aux cours sont ornés de figures en stuc d'hommes et de femmes exprimant des attitudes diverses et démontrant un talent réel chez celui qui les a façonnées. Les lignes sont régulières, les figures gracieuses et bien proportionnées.

Les quelques figures qui restent—car des Vandales modernes ont essayé de les enlever et n'ont réussi qu'à les mutiler ou à les casser en mille morceaux—sont encore fraîches et semblent sortir des mains de l'artiste, en dépit des pluies et de l'humidité qui, huit mois sur douze, affligent cette partie du Mexique.

On ne peut qu'admirer les ouvrages si polis et si durables de ces anciens peuples.

Tout autour des cours sont alignés de larges blocs de pierre portant des figures d'hommes et de femmes. Quelques blocs mesurent 12x6 pieds. Il est remarquable que toutes ces figures ont le front fuyant, le nez aquilin, les joues saillantes—traits caractéristiques des momies de l'époque de Ramsès. Cependant, dans la première cour, à l'ouest de l'escalier, j'ai reconnu une figure d'Éthiopien aussi parfaitement sculptée qu'elle le peut être : lèvres épaisses, front large, joues grassettes, cheveux frisés. Quelques figures, par exception,

sont un peu trop allongées, mais les autres membres sont proportionnés et déliés.

Deux panneaux enlevés aux ruines de Palenque ont été placés sur la façade de l'église du village, située à six milles de là. L'un des panneaux représente une tête d'éléphant : c'est d'autant plus surprenant qu'il n'y a jamais eu d'éléphants au Mexique. Jamais leurs ossements n'ont été trouvés encore dans les terrains tertiaires et quaternaires. D'où cette idée leur est-elle venue ? De l'Asie, sans doute, berceau de ce peuple.

La seconde cour communique avec un souterrain circulant sous les corridors supérieurs. Sur le mur sud du passage qui y conduit, on voit un médaillon représentant une femme assise et un esclave à ses pieds lui offrant une corbeille de fruits. Le haut des murs est orné de festons de diverses couleurs qui ont conservé toute leur fraîcheur.

De place en place, dans ces souterrains, se trouvent de larges pierres mesurant 6 pieds de longueur, 4 pieds de largeur, 1 pied d'épaisseur et supportées aux quatre coins par des petits blocs de 7 pouces carrés. Je ne peux pas imaginer l'usage de ces tables ? Servaient-elles de lits aux malheureuses victimes qui devaient être immolées en l'honneur des dieux ? Mystère complet ! Des débris d'autels se voient encore au milieu des cours, mais ils sont ensevelis sous les ronces et les lianes. J'ai pu les écarter assez pour mettre à jour quelques fragments noircis par la fumée et qui dénotent un long usage.

A l'ouest, se trouvent les bains, larges constructions aux chambres spacieuses et bien décorées mais presque toutes en ruines. L'eau y était amenée de deux milles, par un tunnel percé sous une haute montagne. Le lit desséché de ce ruisseau, laisse voir ses murs en briques de 10 pieds de hauteur, ainsi que le fond en ciment.

Quatre acajous ont poussé sur le toit des corridors, ils mesurent 2½x3½ pieds de diamètre. Le plus gros des quatre fut coupé, il y a quelques années, par des excursionnistes, afin de savoir son âge ; eh bien ! ils trouvèrent qu'il avait mille ans.

Les Indiens révélèrent à Cortez l'existence de ces ruines, quand il entra, en 1518, dans la rivière Grijalva, découverte et explorée, deux ans auparavant, par l'amiral Grijalva, qui lui donna son nom.

A quatre cents pas, au nord du temple, sur une élévation de deux cents pieds, il y a une chapelle surmontée d'une tourelle. Même style que le temple, entourée intérieurement de deux rangées de piliers. Elle contient des tombeaux. Des plaques funéraires fixées aux murs sont couvertes de figures humaines et d'hiéroglyphes. Ces tombeaux ont été ouverts, mais je n'ai pu savoir si on a trouvé et exhumé les corps qu'ils contenaient ? A en juger par la place éminente qu'occupe la chapelle, elle devait être le mausolée de quelques grands de la nation.

Il y a, de plus, quatre autres chapelles plus petites, bâties çà et là sur des monticules. Elles contiennent toutes des tombeaux hiéroglyphiques. Malheureusement, les corps ont été enlevés par des visiteurs curieux d'examiner s'ils étaient embaumés et s'ils portaient des bijoux ?

Les ruines de Palenque furent découvertes par Saulis, un jour qu'il chassait, à deux lieues du village de Palenque. Les Indiens qui l'accompagnaient le conduisirent, sans le savoir, près de ces ruines. Il en publia, dans la suite, une description minutieuse qui attira l'attention des savants, tels que Waldeck et Steven.

Waldeck vint exprès d'Europe, en 1832 ; Steven, qui les visita en 1840, en publia un ouvrage remarquable.

Aucun savant n'a pu lire encore les hiéroglyphes des tablettes et des marches du Temple. Aucune lumière ne peut être projetée sur ce peuple disparu mais dont les quelques monuments laissés prouvent sa civilisation avancée et sa connaissance des beaux-arts.

J'ai connu, dans mon voyage, le docteur Plongeon qui a passé plusieurs années chez les Indiens de l'Yucatan. Il prétend que ces Indiens sont les descendants de cette intelligente et puissante nation les Maiyas qui, autrefois, furent les maîtres de l'Amérique centrale et étendirent leurs conquêtes jusqu'à l'isthme de Tehu-